

## Comment voyager...

par Janick Auberger

*Un peuple est un miroir où chaque voyageur contemple sa propre image. En Amérique comme partout (...), on ne trouve que ce qu'on apporte. André Maurois, Conseils à un jeune Français partant pour l'Amérique.*

Il y a mille façons de voyager. Ou peut-être une seule, avec variantes. Celle d'Ulysse par exemple, le premier voyageur occidental. Pas encore en Amérique mais dans un monde tout aussi décalé, qui le fascine et l'effraie. Son retour à Ithaque est houleux, ponctué de rencontres dangereuses, de naufrages assassins et de femmes fatales qui faillirent bien compromettre ses retrouvailles avec Pénélope. Dégringolade qui le voit perdre tout son butin pourtant âprement gagné : ses bateaux, ses compagnons, sa richesse et presque son identité. Il débarque à Ithaque en mendiant. C'était bien la peine d'avoir passé toutes ces années à faire le siège de Troie et tant d'années encore à revenir pour finir en *looser*, nu comme un ver et reconnu par son seul chien pouilleux et cardiaque, qui meurt, de joie semble-t-il, en le revoyant enfin. Mais que dit Homère de ce perdant absolu ? « *C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire, Celui qui tant erra quand, de Troade, il eut pillé la ville sainte, Celui qui visita les cités de tant d'hommes et connut leur esprit<sup>1</sup>...* » Il visita les cités et il connut les hommes. Voyage culturel alors ? On croise le fer contre les Lestrygons, on crève le gros œil du Cyclope, on désamorce les philtres de la sorcière, on laisse toutes ses plumes dans les gouffres entre Charybde et Scylla, on fuit Calypso la castratrice mais, au passage et entre deux combats, on regarde, on observe, on questionne, on s'étonne,

---

<sup>1</sup> *Odyssée*, I, trad. Victor Bérard.

on emmagasine des façons de vivre, des façons étranges de n'être pas Grec... Déjà, les voyages formaient la jeunesse. Bizarres, ces Cyclopes, ils ne cultivent pas la terre... Étrange, la nymphe Circé, elle vit sans homme et sans cité, en pleine nature... Et que penser des Lotophages : à force de manger leurs fleurs bizarres, ils en oublient qui ils sont et passent leur vie à planer... Que de bizarreries dans le monde...

« *Quand il revint dans sa patrie le sage Ulysse...* » Pas vraiment sage, mais à coup sûr plus savant qu'à son départ, riche de ces « *esprits d'hommes* » qu'il apprit à connaître, même à ses dépens. Sachant enfin qui il est, pas seulement le petit roi d'Ithaque mais un homme qui sait enfin, en connaissance de cause, comment il faut vivre. À la Grecque bien sûr. Car tout bien considéré, le voyage l'aura-t-il changé ? Aura-t-il découvert des habitudes à emprunter, des mœurs étrangères à faire siennes ? Pas vraiment. Ce sont encore les Grecs qui vivent le mieux et c'est encore chez soi qu'on est le plus heureux, mais on s'y sent mieux quand on en est parti, qu'on a connu d'autres cultures et qu'on peut y aller de ses comparaisons. Formidable, le retour chez soi. Reste que la piqure du voyage est redoutable, puisqu'on nous dit qu'Ulysse ne tint pas en place très longtemps et ne put s'empêcher de repartir, fasciné par ces « *Autres* » entrevus, dangereux mais ô combien attirants. Car comment se connaître en vase clos ? Comment grandir dans la chaude sécurité du foyer ? Télémaque tenait de son père : lui aussi fit la route, ou plutôt prit la mer. Pénélope resta. Les femmes doivent bien rester pour jouer les phares et aider au retour.

C'est une façon de voyager. Aventureuse, dangereuse, pleine d'imprévus, de dangers mais riche de rencontres : c'est la première, historiquement et occidentalement parlant.

Il y en eut beaucoup d'autres au cours des siècles. Dans tous les sens. Le Nouveau Monde élargit l'horizon et certains, comme Chateaubriand, ne voulurent rien lâcher : Jérusalem et l'Amérique, rien de moins, Orient et Occident se

partageant le rêve. Mais l'Amérique se tailla bien vite la part du lion dans ce genre littéraire devenu exemplaire. Périégèse, Odyssée, exploration de l'Autre monde : en 2006, Bernard-Henri Lévy joue à Tocqueville et nous fait, lui aussi, le coup du voyage aux Amériques, comme Christian Rioux en 2005, comme Jean-Paul Dubois en 1996 et 2002<sup>2</sup>. Nul doute qu'ils ne seront pas les derniers...

### **Le Voyage en Amérique : genèse d'un genre**

Le petit dernier, B.-H. L., eut quand même de glorieux précédents. À tel point que le *Voyage en Amérique* devint très vite un *topos* littéraire. Comment ne pas loucher sur ce Nouveau Monde, dès sa découverte ? Pendant quelque temps, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on y chercha frénétiquement des restes d'Âge d'or, comme Ulysse tout ébahi devant les Cyclopes, ces Barbares qui n'ont pas besoin de cultiver la terre, qui profitent d'une nature généreuse donnant tout à profusion. Aurait-on retrouvé là le Paradis perdu ? Les voyageurs grecs, les vrais, avaient placé dans les confins ces survivances du Paradis perdu, en Inde à l'extrême-est, là où les peuples sont un curieux mélange de créatures bestiales non touchées par la civilisation et de rescapés d'un Âge d'or où la Justice prévaut. Ils s'accouplent en pleine rue mais pratiquent la Justice. Que demander de mieux ? C'est bien ce qu'on crut trouver à nouveau en Amérique, la simplicité, l'apparent bonheur de l'autochtone, la soi-disant sagesse du « bon sauvage »<sup>3</sup>. Jacques Cartier a des accents antiques qui doivent tout à ses lectures des Grecs<sup>4</sup>. Et puis le Blanc vint

<sup>2</sup> Jean-Paul Dubois, *L'Amérique m'inquiète*, L'Olivier, Paris, 1996 ; *Jusqu'à tout allait bien en Amérique...*, L'Olivier, Paris, 2002 ; Christian Rioux, *Carnets d'Amérique*, Boréal, Montréal, 2005 ; Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo*, Grasset, Paris, 2006.

<sup>3</sup> Lire par exemple, de Olivia P. Dickason, *Le Mythe du Sauvage*, Septentrion, Québec, 1993.

<sup>4</sup> Janick Auberger, « L'humanisme selon Ctésias et Jacques Cartier », *Études Françaises*, 30, 3. 1995, p.133-147.

supplanter l'Indien dans ce qu'il faut bien déjà appeler un « mirage », le colon civilisateur et libre, ce citoyen de ces États tout neufs qui proposent une démocratie vertueuse et frugale. Sans avoir sillonné cette terre, Voltaire est ému par le « bon Quaker », Condorcet y voit la terre du progrès infaillible. Il y eut bien quelques mauvais coucheurs pour mettre un bémol à cet enthousiasme : l'impérialisme *yankee* montrait déjà le bout de son ambition. Chateaubriand se joignit à eux, au sens propre comme au figuré, et son *Voyage en Amérique* qui commence notre parcours (1827) se solde par une sorte de déconvenue et d'amertume qui n'effacent cependant pas la beauté de son texte.

### Chateaubriand ou l'imaginaire compensatoire

Un voyage en Amérique dans sa tête essentiellement, dans ses rêves, un voyage bien digne de celui qu'on appelait « l'Enchanteur », le vicomte Merlin qui par ses mots magiques nous ferait presque croire qu'il est allé là où il prétend. On sait que son *Voyage en Amérique* est bien digne de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, quand il pleure par exemple sur les misérables restes d'une Sparte qu'il n'a même jamais vue. Mais quelles belles larmes ! Sparte les méritait bien ! Michel de Jaeghere<sup>5</sup> a pris un malin plaisir à débusquer les impostures du malin vicomte, mais sans le démolir, avec toute l'admiration que l'on doit à ce voyageur qui montre à son lecteur ce qu'il aimerait tant avoir vu... L'Amérique connut le même sort que Sparte et Jérusalem. Chateaubriand y est déçu (il ne fut même pas reçu à Washington !) et, du coup, il se crée une autre Amérique, tirée de ses lectures, de son imagination poétique et de ses rêves.

---

<sup>5</sup> Michel de Jaeghere, *Le menteur magnifique, Chateaubriand en Grèce*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.

Comment résister à son catalogue des animaux d'Amérique, si proche de celui que brosse Hérodote dans le livre II de ses *Histoires*, le livre consacré à l'Égypte, elle aussi déjà largement fantasmée. « *Histoire naturelle* », nous annonce-t-il. Et les bêtes défilent : Les Castors – L'Ours – L'Orignal – Le Bison et autres Carcajous. Je parlais d'Hérodote : voulez-vous savoir où, chez Chateaubriand, les Castors ont appris à construire ? Je cite : « *Quand on voit pour la première fois les ouvrages des castors, on ne peut s'empêcher d'admirer celui qui enseigna à une pauvre petite bête l'art des architectes de Babylone...* ». Eh oui, Babylone ! Mais les castors ont réussi le syncrétisme culturel. Si leur architecture est babylonienne, leur gouvernement tient davantage de la République romaine : « *Les castors ont un gouvernement régulier : des édiles sont choisis pour veiller à la police de la république. Pendant le travail commun, des sentinelles préviennent toute surprise. Si quelque citoyen refuse de porter sa part des charges publiques, on l'exile : il est obligé de vivre honteusement seul dans son trou* ». Excusez, ce n'est pas Rome, c'est Athènes et l'égalité des charges, l'ostracisme qui chasse le citoyen inutile... Enfin, disons que ces castors sont gréco-romains. L'orignal ? Il a « *le muffle du chameau, le bois plat du daim, les jambes du cerf* ». Procédé bien connu qui en appelle, pour décrire l'inconnu, à ce que chacun connaît. C'est ce que faisait Hérodote quand il décrivait l'hippopotame d'Égypte : « *C'est un quadrupède, à pieds fourchus comme le bœuf, camus, qui possède une crinière de cheval... a la queue du cheval et son hennissement ; sa taille atteint celle du bœuf de la plus grande taille...* » Ou Ctésias pour le martichora indien (tigre ?) : « *une bête grande comme un lion, fourrure de chien... oreilles humaines... pattes de lion... dard de scorpion...* ». Comment s'étonner que notre Chateaubriand, parti avec un tel bagage de concepts préconçus et de lectures antiques, n'ait pas réussi à rencontrer cette Amérique qu'il connaissait déjà ? Pour ne pas perdre ses rêves et ses références, il s'adapta, et plaqua sur son itinéraire de base, bien réel, les broderies d'une belle utopie. Sa « Fin du

voyage » est emblématique. Je vous l'impose, vous avez le droit de rire, vous avez aussi le droit d'être ému par ce poète qui fait tout pour vous proposer une aventure qu'il n'a pas réussi à vivre. Si Chateaubriand avait connu le cinéma, il eût été cinéaste et nous aurait offert un de ces westerns pleins de mythes et de « sauvagerie » :

En errant de forêts en forêts, je m'étois rapproché des défrichements américains. Un soir j'avisai au bord d'un ruisseau une ferme bâtie de troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité ; elle me fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer : je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparait le souper, je m'amusai à lire à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre. J'aperçus, écrits en grosses lettres, ces mots : FLIGHT OF THE KING, fuite du roi. C'était le récit de l'évasion de Louis XVI, et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontait aussi les progrès de l'émigration, et la réunion de presque tous les officiers des Princes français. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets.

Cet « abandon » vient à point. Comme Ulysse fuyant Calypso, il s'embarque et rejoint la France et son « honneur ». Après un « *demi-nauffrage entre les îles de Guernesey et Origny* » (Ulysse connut bien Charybde et Scylla !), il émigra en 1792 avec son frère mais, somme toute, sans grande satisfaction.

... j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence...

Trompé dans mes deux pèlerinages, je n'avois point découvert le passage du Nord-Ouest : je n'avois point enlevé la gloire du milieu des bois où j'étois allé la chercher, et je l'avois laissé assise sur les ruines d'Athènes.

N'est pas Ulysse qui veut, tous les voyageurs n'ont pas leur Pénélope, et sa conclusion frise l'amertume :

Parti pour être voyageur en Amérique, revenu pour être soldat en Europe, je ne fournis jusqu'au bout, ni l'une ni l'autre de ces

carrières ; un mauvais génie m'arracha le bâton et l'épée, et me mit la plume à la main (...) Maintenant, indifférent moi-même à mon sort, je ne demanderai plus à ces astres malins de l'incliner par une plus douce influence, ni de me rendre ce que le voyageur laisse de sa vie dans les lieux où il passe.

Si ce sont les mêmes astres qu'il avait vus briller « *dans les forêts canadiennes, les mêmes étoiles que je voyais briller sur la patrie d'Hélène et de Ménélas* », à quoi bon partir ? Les Lahontan et Hennepin avaient cru qu'il suffisait de chausser les mocassins et d'engager un guide indien pour se croire des hommes nouveaux, Chateaubriand n'a pas cette naïveté. Son sac est trop lourd de bagages, il faut être léger pour chausser les mocassins, laisser ses bottes sur le perron, se dépouiller de ce qui nous encombre ; sinon, comment aller au cœur des choses ? Et le vicomte n'a pas non plus cette nécessaire faculté d'adaptation quand il voyage. Il ne quitte jamais ses bottes. Témoin ce voyage en Turquie qui lui fait dire cette phrase assez terrifiante : « *Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet, mes armes. Je leur fis dire qu'un Français suivait partout les usages de son pays* ». Comment l'imaginer alors en mocassins ?

Sans vouloir donner trop d'importance à ces fameuses bottes, force est de constater que cet accessoire a son importance et signe l'appartenance ethnique de tout homme qui tient alors à sa dignité. Les Américains refusent aussi de les quitter. En 1865 paraît dans la *Revue des deux Mondes* l'histoire des « Huit mois en Amérique à la fin de la guerre, lettres et notes de voyage 1864-1865 » de M. Ernest Duvergier de Hauranne, publiciste et député républicain. Ce digne voyageur plein de culture et d'humour raconte une anecdote qui le vit dans un train placé en face de deux *backwoodsmen* apparemment très polis à son égard. Mais

tout à coup je vois s'étendre une grosse botte boueuse qui vient se poser au niveau de ma joue sur le dossier où j'appuyais ma tête ; puis la pareille se lève et vient se poser de l'autre côté.

Qu'est-ce à dire ? Me cherche-t-on querelle ? Nullement : c'était mon interlocuteur si poli qui reposait gracieusement dans la posture favorite des Américains. Je l'aurais fort surpris si j'avais rudoyé les deux agréables voisines qui effleuraient mon visage. Je riais trop d'ailleurs pour me fâcher. On se demande pourquoi la classe supérieure se résigne en Amérique à l'impuissance et à l'inaction : c'est qu'elle a la tête prise, elle aussi, entre les bottes sales de la démagogie.

Comme quoi, Chateaubriand avait peut-être raison de garder ses bottes où qu'il fût !

Duvergier de Hauranne ne se limite pas à ce genre de considérations sur les bottes et les postures américaines. Il n'est qu'à lire ses titres (*La démocratie et le suffrage universel*, *La Californie du Pétrole*, etc.) pour comprendre que ce voyageur est en voyage d'études...

### **À prendre ou à laisser**

Dans ce XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique reste ambivalente. Le « mirage » fonctionne encore, grâce en partie à Tocqueville justement, « le Montesquieu du XIX<sup>e</sup> siècle ». Comment ne pas rêver à ce pays d'énergie, d'initiative créatrice, de progrès ? Mais comment ne pas voir aussi la grossièreté de l'Américain esclavagiste, rapace, immature, voire infantile ? Les Américains ne sont-ils pas comme cet infâme, ce brutal Thomas Pollock Nageoire, triste sire de *l'Échange*, de Paul Claudel, qui sait qu'il peut tout acheter, même les sentiments ? Vice-consul à New York (1893-1894), Claudel avait-il rencontré de ces millionnaires sans scrupule ?

Après la Grande Guerre, l'hostilité grandit encore contre cet insupportable modernisme, l'opulente arrogance de cette culture « machiniste » qui risquait tôt ou tard d'imposer sa loi à la vieille Europe. Georges Duhamel a des cris d'angoisse devant ces « *hommes instruits mais enivrés de leur savoir et qui parlaient de la civilisation et des entreprises du machinisme avec*

*une assurance, une confiance, une foi que je commençais à trouver toutes proches de l'aveuglement.* » Il peste contre ce « goût du confort vulgaire, de la nouveauté scintillante... de la camelote. » Cette détestation sera suivie par bien d'autres et elle continue, entre autres sous la plume de Norman Mailer qui, de l'intérieur, fustige encore cette domination technologique. Heureusement qu'il est des Jules Romains pour équilibrer l'image et rester fidèle admirateur de la machine, de la grande ville et de ceux qui ont quitté les vieilles terres pour s'installer dans cet Eldorado. Connaissez-vous *l'Homme blanc* ?

Lui s'est sauvé de chez nous pour faire enfin à son aise  
Quelques-unes des folies que nous avons dans le ventre ;  
Il ne voulait pour témoins que le sol vierge et le vent.  
Pourquoi me demandez-vous si le travail est solide ?  
Laissez-moi tranquille avec les baux emphythéotiques !  
Le rocher dessous New York tiendra plus longtemps que vous.

Le temps passa et le rêve tourna : on refusa ce capitalisme réactionnaire, on rêva plutôt de l'URSS, du Cuba de Castro et Guevara, de la Chine de Mao, du Vietnam d'Ho Chi-Minh. Mais on rêva encore. Même Beauvoir et Sartre y vont de leur américanophilie quelque peu gênée par leurs pensées de gauche. Mais on quitte là les « vrais » voyageurs avec tous ces universitaires qui furent un temps invités chez leurs homologues américains et en rapportèrent leurs impressions. Beauvoir surtout, qui mit sur le papier ses quatre mois de présence aux États-Unis, en 1949, dans une *Amérique au jour le jour* qui la fascine et la déstabilise. Ou Jacques Maritain, professeur de philosophie à Toronto, à Princeton dans les années quarante, américanophile sans états d'âme. Ou André Maurois, reçu avec tant de sympathie dans cette Amérique sans chauvinisme, tout heureux de concocter, avec Aragon, une *Histoire parallèle des États-Unis et de l'URSS de 1917 à 1961*. Il fallait oser. Et tous les Foucault, Bourdieu, Serres, consœurs et confrères. Mais ils ne font guère d'autres voyages que ceux

imposés par leurs conférences, d'où un regard quelque peu limité et un horizon relativement homogène.

Revenons donc à nos voyageurs et au plus médiatique, Bernard-Henri Lévy et son *American Vertigo*, tout récemment paru.

### **American Vertigo**

B.-H. L. se veut « *sur les traces de Tocqueville* ». C'est en 1831 que le jeune Tocqueville de 25 ans passa neuf mois avec son ami Beaumont aux États-Unis, se déplaçant à cheval et en diligence, à pied et en bateau pour aller jusqu'au Michigan à l'ouest et à la Nouvelle-Orléans au sud. B.-H. L., lui, passe une dizaine de mois à sillonner tous les États-Unis, sur le siège arrière d'une voiture avec chauffeur (ou, variante, à côté), envoyant ses chroniques en feuilleton au magazine *Atlantic Monthly* et sortant en janvier 2006 *American Vertigo* chez Random House. Un documentaire s'ajoutera à ses écrits, puisqu'une équipe l'a rejoint lors de certaines étapes pour le filmer en pleine aventure. Homme de réseau, homme d'influence, B.-H. L. en use et en abuse, et le voyage ressemble parfois à un incroyable trompe l'œil : ne rencontre pas Sharon Stone qui veut. Mais B.-H. L. le veut, et B.-H. L. le fait. Jim Harrison, Warren Beatty, James Ellroy, Barack Obama, Hillary Rodham Clinton, Georges W. Bush, Richard Perle, Bill Kristol et Fukuyama, l'itinéraire est balisé par les grands noms qui résument, paraît-il, l'Amérique. Et on survole la frontière mexicaine en hélicoptère, et même le Grand Canyon, et on prend l'avion pour Guantanamo.

Il y a le pire et le meilleur dans ce voyage de luxe que nombre de comptes-rendus ont déjà excessivement encensé ou démolé. Le plus irritant est peut-être cette référence constante à Tocqueville, qui ne se présentait pas vraiment comme un voyageur mais qui était avocat, qui réfléchissait à la société américaine, la difficile conciliation entre l'égalité et

la liberté, la douloureuse question des prisons qu'il avait longuement visitées. Il est un peu gênant de relever page après page son nom, comme une garantie d'authenticité ; même dans l'un des deux avions du candidat Kerry, quand B.-H. L. s'efforce d'avoir 10 minutes d'entrevue, il se présente comme « *écrivain, sur les traces de Tocqueville* ». Le Sésame n'est d'ailleurs pas des plus efficaces, à son grand désarroi. J'imagine la tête de Kerry devant une présentation pareille. « Un Français chez Kerry », titre de chapitre. Mais à quoi bon en appeler si souvent à « *son illustre prédécesseur* » ? Jusque dans un bordel où il explique à la jeune prostituée qu'il a suivie jusque dans sa chambre qu'il n'est « *pas venu pour cela mais pour l'Atlantic, Tocqueville...* ». Il décèle « *dans son œil la surprise, l'effroi léger et fugitif...* » : on la comprend...

Est-ce parce qu'il a visité neuf prisons, et que les prisons étaient le grand objectif de Tocqueville ? Parlons prison, justement. B.-H. L. est entré dans la tristement célèbre « ferme » d'Angola, tenue d'une main de fer par Burl Cairn. On le sait : les détenus y sont majoritairement prisonniers à vie, et 80 à peu près croupissent dans le couloir de la mort. Cette prison est peut-être la plus emblématique du système pénitentiaire américain, dans un État (la Louisiane) qui détient un des plus hauts taux de criminalité, où 800 habitants sur 100 000 sont en prison, où 40 jeunes quittent l'école chaque jour, où les avocats commis d'office perdent leur procès 9 fois sur 10 en n'ayant vu leur « client » qu'une seule fois, où les Procureurs adjoints ne songent qu'à devenir Procureurs généraux et font donc campagne sur le thème de la sécurité et de l'enfermement nécessaire des citoyens dangereux. Une prison où le directeur organise un rodéo deux fois par an, avec des prisonniers non entraînés, vêtus de chemises rayées de bagnards traditionnels, qui risquent leur vie à affronter des taureaux et des chevaux sauvages devant une foule de plus de 7 000 personnes pour qui la vie d'un criminel ne vaut pas grand chose. Un rodéo où ces gladiateurs modernes offrent un spectacle sanglant qui

rapporte des centaines de milliers de dollars par an à une institution qui réinvestit cette manne en... chapelles, où des prisonniers devenus missionnaires vont convaincre leurs co-détenus qui ne sortiront jamais de l'établissement qu'il faut se repentir... Bref, un établissement kafkaïen et fou.

Rien de tout cela n'apparaît chez B.-H. L.

Ni ces Américains, sénateurs démocrates comme Don Cravins, avocats comme Daniel Stanford qui dénoncent ce système, ni le désespoir de ces faux cow-boys qui se font éventrer par les cornes des taureaux pour se donner l'illusion qu'ils sont encore vivants. Certes, B.-H. L. évoque le cimetière du pénitencier, le séminaire de la prison avec ses trois pasteurs, dont Audrey Fradieu, « *serial killer condamné à la prison à vie* ». Mais sa conclusion est la suivante : « *Ces hommes pouvaient devenir enragés ou désespérés (...) Mais non. C'est bien une sorte de vie qui s'est organisée là.* » Cela valait-il la peine d'entrer dans Angola pour être ainsi dupe de cette mascarade ? Puisque ses rendez-vous étaient organisés au millimètre près, pourquoi n'avoir pas parlé quelques minutes avec le grand patron, Burl Cairn ? Quelques secondes d'entrevue lors d'un reportage télévisé ou sur un site Internet donnent une idée du personnage dont le cynisme et la folie font froid dans le dos. Comment être passé à côté de ce scandale ? Pas seulement le scandale d'une prison d'où toute libération est impossible, mais le scandale d'une exploitation de la misère, où l'on trouve le moyen de faire de l'argent sur l'humiliation des prisonniers, jetés en pâture et en spectacle aux milliers de touristes venus les voir voler tels des pantins entre les cornes des bêtes.

Puisque Tocqueville voulait faire une enquête sur le système pénitentiaire américain, B.-H. L. a, lui aussi, « *depuis Newport, demandé à entrer dans la terrible et mystérieuse prison de New York, Rikers Island* ». Et que voit-il ? Une « *énorme matonne noire* », « *ces regards de bêtes fauves, difficiles à soutenir* » (devait-il donc les soutenir et pourquoi ?), des anecdotes qu'on lui a

certainement racontées, comme celle de ces prisonniers qui mordent la main du gardien quand on leur sert leur pitance, d'où le système de passe-plats sécurisé ; ou ces détails dégradants, « *ce colosse barbu et nu en train de se branler en face d'une autre matonne* », leur « *voix de dément* », les « *hurlements* », les « *fuck you* », les « *coups de poings enragés contre les portes métalliques* ». Pourquoi ces détails sonnent-ils si faux ? Pourquoi est-on si gêné de lire ce qu'il voit ? Peut-être parce que le cinéma nous a depuis très longtemps habitués à ce genre de détails et qu'on attend autre chose que ces scènes de mauvais film. Peut-être parce qu'on attend autre chose d'un écrivain que cette visite digne de celle d'un zoo (c'est aussi une vraie visite de zoo qu'il effectue dans le quartier gay de San Francisco, dans *Un soir à Gayland*, p. 136), peut-être parce qu'il y a aussi une certaine impudeur, un certain voyeurisme à l'imaginer cheminant, avec sa chemise blanche et son col ouvert, dans ces couloirs coupés de grilles, le regard avide d'observer ces « *nouveaux rebuts* » (l'île était jadis le grand dépotoir de New York), sans un seul mot qui trahisse la moindre émotion, la moindre gêne du seul fait d'être là, mais seulement — car personne n'est contre la vertu et il faut bien rappeler qu'on est écrivain — « *l'impression d'avoir frôlé l'enfer* »... C'est un peu comme si l'on achetait un ticket pour le « tunnel de la peur » dans les fêtes foraines : on se fait des frissons à bon compte, à coups de visites guidées. Valait-il la peine d'y aller pour n'en rapporter que ces borborygmes ?

Oserai-je dire encore que sa façon de faire la leçon à ceux qu'il rencontre cause une gêne lancinante tout au long de ce livre ? Que ce soit avec Russel Means, chantre de la cause indienne, dont l'entrée en matière jette un froid et gèle tout le dialogue par son antisémitisme : « *vous ici, monsieur Lévy ? pas encore en Israël ?* »..., provocateur à qui il fait une leçon aussi vaine que pédante (p. 114). Ou avec Jim Harrison, le lendemain, qu'il aimerait inciter à se battre : « *Et est-ce qu'il ne devrait pas mettre sa gloire, sa légende, au service de... ?* ». Devant

son refus, son repli dans la littérature, B.-H. L. conclut : « *Je ne suis plus très sûr, à cet instant de le suivre. Je suis même certain de ne pas trop aimer cette idée d'une Amérique... qui ne laisserait d'autre issue aux âmes que le retrait* (p.121). » Avec les gauchistes du mouvement *MoveOn.org*, aussi puritains face au scandale Lewinsky que les Conservateurs (« *J'ai bien entendu. Je fais répéter mais j'ai parfaitement entendu.* » On imagine le ton indigné de celui qui sait...) Avec les vieux de Sun City (Arizona) qui vivent dans ces villes privées et emmurées de retraités riches : « *Si l'on accepte cela, dis-je à l'une de mes Scarlett, si l'on entérine le principe de ce ghetto doré, fondé sur l'appartenance à une classe d'âge et un niveau de revenus, au nom de quoi empêchera-t-on, demain, la constitution de villes interdites, cette fois, aux vieux ? ou aux gays ? ou aux Juifs ?* »... Ou encore avec ce pilote d'hélicoptère qui lui fait survoler pendant deux heures le ciel de Tijuana (p. 172) : « *Ça ne vous pose pas un problème, vous qui êtes d'origine hispanique, d'être en première ligne de cette chasse aux clandestins ?* » Et puis : « *que répondez-vous aux Mexicains que vous arrêtez et qui vous accusent d'être un 'tejani' un traître à la race, un faux frère ?* », « *Angel Santa Ana s'est raidi.* » Il faut avouer qu'avec cette entrée en matière, on se raidirait à moins. Le problème n'est pas l'indignation de B.-H. L. devant certaines situations, par exemple face à cet enfant de l'immigration clandestine passé dans le camp des chasseurs (« *j'observe son air de rabatteur sentant la proie* »), mais ces phrases de moraliste qui tance son interlocuteur deviennent au fil des pages insupportables. Phrases d'écrivain ? Car les a-t-il vraiment prononcées, ces phrases qui jugent en direct ? Ces formules de donneur de leçons qui eussent dû lui valoir la porte ? Ou les a-t-il créées après coup pour le lecteur ? Car B.-H. L. aime la formule, que ce soit à Seattle (p.132 : « *cette ville presque canadienne et déjà asiatique* »), avec Frank Blethel « *faux Hemingway et vrai patron du Seattle Times* », et même la formule laborieusement vulgaire, pour faire peuple sans doute, quand il imagine « *une Présidente Clinton succédant à un*

*Président Clinton dans ce bureau oral, pardon ovale... » (p. 90). Oui, c'est peut-être cela qui gêne le plus : ces formules froides, pensées, qui cassent tout ce qui devrait rester spontané, impressionniste, empathique ou révolté. Il manque de quelque chose qui sente le voyage, l'inattendu, l'imprévu, l'humilité devant l'Autre. B. H. L. est et se veut l'intellectuel qui transforme tout ce qu'il voit en leçon pour l'Histoire... Lassant... Très rares, et d'autant plus appréciés, sont les moments où B. H. L. est perplexe. « *Je ne sais pas* », dit-il « *en toute franchise* », quand il interroge la religiosité du sud, de ces grandes Églises noires gérées comme des entreprises. La part, dans le spectacle des Gospels, de la comédie et de la foi ? « *Je ne sais pas.* » On lui en est reconnaissant.*

Je ne nie pas avoir eu du plaisir à lire certaines pages, quand il déroule ses souvenirs littéraires, cinématographiques, quand il s'étonne devant ces grandes villes qui ne sont plus que les fantômes d'elles-mêmes, Buffalo, Lackawanna, Cleveland, Détroit, des villes qui mettent la clé sous la porte et retournent au chaos (p. 54). Ou l'urbanisme si différent des habitudes européennes, ces maisons si légères, cette obsession de la commémoration et des Musées, du faux vrai et du vrai faux<sup>6</sup> et, dans *l'Épilogue*, ce bel hommage à un pays «  *finalement unique au monde* » (p. 405) en lequel il croit malgré tout, malgré ces néoconservateurs avec qui, il faut bien le dire, il a des atomes crochus. Mais il manque la fraîcheur du voyageur, la volonté d'être surpris, la rencontre non programmée. B.-H. L. reste campé sur ce besoin d'affirmer et d'analyser, ce qui nous vaut de nombreux chapitres qu'il eût pu écrire à Paris : que ce soit ses réflexions sur les Amish, sur les grands centres commerciaux ou sur l'obésité, à son avis plus mythique que réelle (*Qui a peur des Gros ?* p. 158)... Mais se rend-il compte, alors qu'il affirme n'en avoir pas rencontré «  *beaucoup plus que dans n'importe quelle ville de province*

---

<sup>6</sup> Lire le chapitre de Régine Robin à ce sujet, dans *La Mémoire saturée*, Paris, 2003, « Les méandres d'une légende. L'Ouest américain », p. 61.

*française* » (Paris semble y échapper !), qu'il souligne tout au long de son livre les obèses aperçus (l'énorme matonne noire de la prison de New York, le couple d'obèses venus acheter des armes au grand marché texan (*Armés comme des nazis*, p. 240) ou les femmes noires « débordant de seins, de fesses, de ventre » au Gospel de Memphis, Tennessee (p. 269). Entre l'obésité rationnellement niée et l'obésité entrevue, où est le vrai ? Peut-être a-t-il péché par un mélange des genres : « *Geste philosophique* », dit-il, autant que reportage, volonté de faire rire et de faire réfléchir, texte écrit et documentaire filmé, il eût fallu choisir, ou le faire sans trop y penser, sans autant préméditer, sans autant de mise en scène.

### Les petits faits vrais

Au-delà des réflexions philosophico-politiques qui traversent le livre et constituent les cent dernières pages, cette absence de fraîcheur, de regard aux aguets, et d'humour enfin, nuit à la lecture. On ne saurait en dire autant des deux livres de Jean-Paul Dubois, *L'Amérique m'inquiète*, Paris, 1996 et *Jusqu'ici tout allait bien en Amérique...*, 2003. L'« Américain », comme on le surnomme depuis ses longues années de correspondant pour *Le Nouvel Observateur*, auteur du très remarqué *Kennedy et moi* porté à l'écran par Sam Karmann, voyage aux États-Unis et en rapporte des textes plus proches de la nouvelle que du reportage classique. Pas d'analyse ni de commentaire, mais des portraits qui en racontent davantage sur l'Amérique que de longues analyses. C'est peut-être l'antithèse de B.-H. L., ce sont des rencontres vécues dans l'instant, des coups au foie, des coups de cœur, et au lecteur de tirer la morale de l'histoire, s'il en faut une... Avec toujours une réelle tendresse pour ces excentriques qui font aussi partie du paysage, ce Dennis Hope qui a ouvert l'agence immobilière *Lunar Embassy* et qui vend à ses clients quelques acres de Lune, ce Charles Spiegel, directeur de *l'Unarius Academy of Sciences* et réincarnation de Bonaparte,

qui communique avec les extraterrestres, ou tous ces anonymes qui appellent une tout aussi anonyme cabine téléphonique, perdue en plein désert Mojave, entre la Californie et le Nevada, pour le plaisir d'entendre une voix humaine venue du bout du monde. Ce sont ces « Histoires à dormir debout » d'une société où cohabitent tous les possibles. Du rêve et de l'effroi.

Car Dubois visite les prisons, lui aussi. Ses impressions sont réunies dans le chapitre « Légal dégoût », titre qui donne le ton. Prison de Phoenix où règne Joe Arpaio, digne émule de Burl Cairn d'Angola, spécialiste ès cruauté et humiliation systématiques, imposant des caleçons roses et des costumes zébrés aux détenus, fier de les nourrir avec 60 cents par jour et les faisant sadiquement vivre à 50°C avec les chiens et chats qu'il héberge également, mais dans les conditions nettement plus confortables de cellules climatisées, avec des pâtées à 1,10 \$ par jour. Le sadisme incarné. Évocation aussi des 13 prisons de Cānon City, qui font vivre toute la région, ou des *Twin Towers* de Los Angeles où le désengagement de l'État a refoulé tous les malades mentaux qui traînent en ville. Portrait au vitriol aussi de Burl Cairn d'Angola, classé parmi les « Exécutants » de ces pénitenciers du sud, un « fou de Dieu » qui tue les hommes « avec l'aide de la Bible », qui travaille selon la volonté de Dieu, de manière chrétienne et qui préfère la chaise électrique : « *En une seconde le cerveau est frit* ». C'est une autre ambiance que la visite effectuée par B.-H. L., et une condamnation beaucoup plus radicale d'un système devenu fou.

Tout en gardant un humour, tout en ménageant une émotion, une tendresse qui donnent envie de voyager avec lui.

### **Les États-Unis au service du Québec ?**

Christian Rioux avait un peu le même objectif que B.-H. L., avec ses billets publiés dans *Le Devoir* et dans *l'Actualité* :

lutter contre l'antiaméricanisme primaire si cruellement ressenti pendant son séjour en France et même au Québec, avec cependant une idée et une motivation supplémentaires, propres au Québec, qui traversent tout le recueil : entre le Canada qui a voté contre la guerre en Irak, comme la France, et les États-Unis qui s'y sont précipités, le Québec doit se prononcer. Faut-il partager l'antiaméricanisme des Français et des Canadiens ou se faire une autre idée des États-Unis pour éviter de tomber dans le piège de l'unité canadienne ? Car les souverainistes ont fort à faire, dans ces conditions, entre leur méfiance à l'égard de cette « hyperpuissance » considérée comme le principal facteur de la guerre et de l'instabilité dans le monde, et leur égale méfiance à l'égard des nationalistes canadiens qui les incitent à se placer sous leur protection pour mieux se défendre du voisin du sud. Entre le nationalisme canadien et le nationalisme québécois, il y a l'épouvantail menaçant et agressif de « l'impérialisme américain » qui pourrait pousser les Québécois à partager, par prudence, le parapluie canadien. Il lui faut donc prouver que les États-Unis ne forment en rien un « empire » (p. 188), il lui faut rappeler que « *contrairement aux Canadiens anglais, les Québécois n'ont jamais considéré les Américains comme des ennemis, qu'ils ont au contraire été les premiers à sympathiser avec leurs idéaux démocratiques et républicains, qu'ils ont noué avec eux des liens étroits et chaleureux jusqu'à participer eux-mêmes, avec Jack Kerouac, à la redéfinition du rêve américain.* » Il lui faut encore relativiser la dangerosité des *Born again*, qui ne sont pas une menace pour la démocratie puisque la pratique religieuse est depuis toujours, là-bas, « *un ressort essentiel de l'engagement social, démocratique et communautaire aux États-Unis* » (p. 73). Il faut encore déboulonner Michael Moore, ce malhonnête « *amuseur de gauche* », réhabiliter « *Bush... le modéré ?* » (p. 164), par-delà « *les images simplistes qu'une certaine intelligentsia...s'est plu à entretenir à propos du chef d'État américain.* » On laissera le lecteur juger de son argument : « *On ne remporte pas à deux reprises l'épreuve*

*électorale la plus exigeante du monde sans avoir un jugement politique au-dessus de la moyenne. » Ça reste à prouver... Bref, le voyage n'est pas gratuit. Il est, de son propre aveu (cf. 4<sup>e</sup> de couverture), « un livre de combat, à la fois intellectuel et politique » d'un Québécois qui sent la nécessité « où nous sommes, nous Québécois, de ne pas céder aux préjugés faciles (...) mais de chercher au contraire à mieux comprendre cet immense pays – auquel notre destin est étroitement lié – afin d'y ajuster nos attentes et nos stratégies en toute connaissance de cause. » Destin si étroitement lié qu'on frôle la démagogie et même le ridicule quand on lit (p. 101) que les Américains restent viscéralement nationalistes et patriotes, qu'ils ne partagent pas l'idéologie postmoderne de la fin des nations, et que, par conséquent « Les Québécois devraient en prendre bonne note ». Cette phrase choisie constitue la dernière du chapitre (Le nationalisme, valeur américaine), et laisse le lecteur souverainiste rêver qu'il croit, comme son cousin américain et contre le multiculturalisme canadien, à « l'importance de la cohésion nationale, culturelle et linguistique. »*

Pas beaucoup d'humour, donc, dans ces *Carnets d'Amérique* mais un réel désir d'aller à la rencontre des Américains anonymes, du mythe de l'Ouest qui appartient à tous, en particulier aux Québécois grâce à Ernest Dufault alias Will James, à la rencontre des petits rodéos du Dakota du sud, de tous ces gens de la *Middle Class* qui nous ressemblent si fort. On est quand même très loin de Jean-Paul Dubois et de ses portraits si souvent cocasses, à la limite de l'absurde.

\* \* \*

Il est banal de dire que tous ceux qui entreprennent le voyage gardent leur bagage intellectuel. Au moment de rédiger, ils passent, consciemment ou non, les images recueillies à travers le filtre de leurs propres mobiles, de leur culture, de leurs présupposés. La littérature de voyage comporte à la fois un aspect documentaire, avec de réelles informations sur le lieu visité, et un aspect plus personnel, car l'auteur glisse

---

toujours vers un portrait de lui-même. Pareil à Chateaubriand, quand Heidegger visita enfin la Grèce en 1962, après beaucoup d'hésitations devant une Grèce contemporaine qui risquait de lui escamoter la Grèce antique, il chercha partout cette vérité, cette *alèthéia*, sans la trouver et il revint profondément déçu. L'image utopique créée par la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle du Classicisme, des Lumières et du Romantisme ne se rencontrait nulle part sur sa route. Ce paysage grec intime, intellectuellement familier avec lequel il vivait depuis sa studieuse jeunesse, il ne parvenait pas à le localiser. Il revint comme Chateaubriand, déçu et critique à l'égard de la réalité contemporaine. « *Ambassadeurs de certitudes ou colporteurs de doutes* » (F. Hartog) ? Nos voyageurs en Amérique oscillent aussi entre les deux. Ils essaient sincèrement d'enfiler les bottes américaines. Ils le font avec toutes les maladresses du genre, avec la naïveté d'Ulysse, avec son arrogance aussi parfois, avec aussi des idées derrière la tête. À nous de les suivre et de passer la frontière... à la rencontre de ces Américains, qui sont sans doute les meilleurs voyageurs dans leur propre pays. Mais ceci est une autre histoire.